

Esthétique de l'humilité

Accessoires. La littérature à l'épreuve du dérisoire, sous la direction d'Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz et Eric Trudel, Nota Bene, 176 p.

François Paré

Number 195, March–April 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, F. (2004). Esthétique de l'humilité / *Accessoires. La littérature à l'épreuve du dérisoire*, sous la direction d'Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz et Eric Trudel, Nota Bene, 176 p. *Spirale*, (195), 47–47.

ESTHÉTIQUE DE L'HUMILITÉ

ACCESSOIRES. LA LITTÉRATURE À L'ÉPREUVE DU DÉRISOIRE
 sous la direction d'Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz et Éric Trudel
 Nota Bene, 176 p.

PARFOIS, la fatigue aidant, la lumière brute de l'après-midi révèle l'insignifiance des objets qui nous entourent. Alors, tourné vers les indices du quotidien — une bague, une tasse vide, une miette laissée sur la table, un coffret de bois, une agrafe, un mouchoir, et tant d'autres choses —, le regard se reconforte de pouvoir repérer dans les abords de l'insignifiance les signes tenaces du temps et de la mémoire. Habitat du sujet, le monde n'est pourtant que le signe de son absence. Quelqu'un est venu dans cet univers du dérisoire, puis en est reparti, laissant les objets à leur subtile inconsistance. C'est là la seule certitude que nous ayons, celle des traces lacunaires du temps sur le tissu de l'espace.

Dans les magnifiques installations qu'il réalisait à la fin des années quatre-vingt-dix à Marseille, à Berne et ailleurs en Europe, Christian Boltanski avait l'habitude de projeter sur les murs de pierre d'une chapelle ou d'un musée des silhouettes humaines volantes, là accrochées faiblement à un fil, là à un anneau, là à une simple tache vacillante. Ces hommes-oiseaux de lumière et d'ombre, ne tenant littéralement qu'à un fil, ne sanctionnaient apparemment aucun récit, aucune « vie » commémorative. Seuls les accessoires menant à leur apparition pouvaient constituer l'ébauche d'une quelconque histoire personnelle, comme si, aspirant à naître hors du monde, ils avaient néanmoins besoin de la procuration reconfortante de ces objets aussi futiles que nécessaires.

Les créations de Boltanski, projetées faiblement dans l'espace, elles-mêmes résolument lacunaires, résumant assez bien le propos du recueil collectif *Accessoires*, dont Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz et Éric Trudel viennent d'assurer la direction. Bien sûr, la catégorie du dérisoire ne se laisse pas facilement cerner. L'accessoire est-il nécessairement de l'ordre du dérisoire? Et ce dérisoire se donne-t-il à entendre comme une oppression, dont le sujet étouffé chercherait à tout prix à s'affranchir, ou plutôt comme une ironie, porteuse, au contraire, d'une marginalité libératrice? Selon le contexte, la notion permet d'invoquer divers imaginaires : ceux, entre autres, de la marginalité, de la fragmentation, de la trace, de l'ordinaire, de l'insignifiance, de l'inutilité, de la répétition, de l'événement et de la mort.

Dans la dizaine de textes rassemblés ici, tous ces éléments s'entrecroisent, s'enrichissent à même le flou méthodologique et l'absence de toute définition. Dans leur introduction, les trois directeurs soulignent l'importance des représentations de la vie quotidienne depuis la fin du XIX^e siècle. Nombreuses sont les esthétiques de la représentation qui font appel à l'indice, au fragment, à l'objet, à l'inessentiel. « *Le roman contemporain se donne, en effet, à lire, après le tournant décisif de la modernité au cours duquel la fragmentation narrative a une importance cruciale, sur le mode d'une litanie indolente où de non-événements sont narrés avec une transpa-*

rence désarmante. » L'imaginaire contemporain est donc rempli d'objets indiciels dont la futilité même serait porteuse du sens.

Les dix études du présent recueil portent sur des œuvres d'origine très variée. Chez tous les auteurs étudiés, de Blaise Cendrars à James Joyce, en passant par Jacques Brault, Larry Tremblay et Jean Paulhan, la notion du dérisoire prend tantôt la forme d'un objet, tantôt celle d'un événement, tantôt celle d'une posture d'écrivain, tantôt celle du silence et de l'abstraction. À chaque fois, elle met en jeu cette extraordinaire machine à produire de l'accessoire qu'est l'œuvre de littérature. Peut-être est-ce, du reste, chez Jacques Derrida, comme nous le fait remarquer Isabelle Décarie, que s'élabore une théorie du « *presque-rien* », sur laquelle s'érigera paradoxalement le sujet dans sa quête incessante de la transcendance. Dans ses plus belles pages, Derrida montre jusqu'à quel point l'approche du néant « *constitue le creuset de la perte* », puisque la mémoire est incapable d'encrypter l'événement et la vérité de ce qui se répète en lui. Isabelle Décarie a raison de rapprocher les derniers écrits de Derrida de l'œuvre de Pascal, car chez ces deux auteurs la fragmentation de la pensée et son décentrement ouvrent sur une conception de l'incomplet, et par là, étonnamment, de l'infini.

Isabelle Daunais, pour sa part, entrevoit l'origine d'une esthétique du dérisoire, propre au siècle dernier, dans la mise en place d'une culture de la vitesse et de l'épuisement. Toujours emporté au-delà de lui-même, le sujet moderne se fixe sur des détails, dont la trame discontinue révèle pourtant « *la continuité de l'expérience du monde* ». Chez Blaise Cendrars comme chez Nathalie Sarraute, le récit cherche justement à rendre compte de l'obsession de la modernité pour l'objet : « *Parce qu'il est l'oublié de cette fabrique de la vitesse, l'objet minime et dérisoire se maintient dans le temps et dans l'espace et devient à son tour une forme de conductibilité, un repère stable pour le travail de la pensée, du récit et du rêve.* » C'est une telle « *conductibilité* » que cherche habilement à son tour Brigitte Faivre-Duboz dans son analyse du mouchoir de poche dans *Ulysse* de James Joyce. En effet, le mouchoir semble ramener le lecteur, décontenancé devant la forme trouée du récit, à la constance de la mémoire, non que celle-ci puisse sauver l'œuvre de son profond sentiment de perte, mais plutôt qu'en elle, par le fétiche du mouchoir perdu et retrouvé, se tissent « *les mailles des filets dans lesquels viendront se prendre les choses mortes du passé* ».

C'est sous l'angle du mode mineur que Frédérique Bernier aborde, dans un article magnifique, les essais de Jacques Brault. « *De Chemin faisant (1975) à Au fond du jardin (1996), le presque-rien offre, en effet, chez l'essayiste, un lieu de séjour, dans la mesure où il est d'abord reçu lui-même comme une épreuve.* » À partir de ce constat, Bernier explore l'« épreuve » de ce qui, chez Brault, représente au sens fort le néant

et l'absence. Si ces deux termes ne peuvent précisément être amenés à la *présence*, on peut toutefois en faire état, par une série d'« approximations » dont l'échec même reste au cœur du travail de l'écrivain. À l'inverse d'André Belleau qui voyait dans l'essai le mode le plus achevé du littéraire, Brault s'appuie sur la marginalité déterminante de l'essayiste, chez qui le profond sentiment d'insuffisance est justement la garantie d'un accès, même limité, à la vérité. Dans la seconde partie de son étude, Frédérique Bernier démontre d'ailleurs de façon remarquable les dimensions idéologiques de la notion de dérisoire chez Brault. Bâtard à l'identité bricolée, dans la lecture que fait Brault de l'histoire du Québec, l'essayiste enracine son travail dans la liminarité qu'il partage avec sa propre culture marginalisée.

D'autres études d'*Accessoires* s'attachent à dépisser les qualités particulières de l'événementiel dans la prose contemporaine. C'est le cas de l'article d'Éric Trudel sur Jean Paulhan et celui de Frances Fortier sur divers récits québécois des vingt dernières années. Dans cette dernière analyse, Fortier évalue la fonction générique et narrative de l'événement dénué d'importance, du geste ordinaire que le narrateur s'empresse largement de souligner. Ce qui retient l'attention chez des auteurs aussi divers que Paul Chanel Malenfant, Paul Marchand, Danielle Fournier et Larry Tremblay, c'est la recherche d'une « *éthique de la minutie* », expression que Fortier emprunte à Dominique Viart, en laquelle il est possible de voir une nouvelle indexation de l'espace littéraire, selon une approche radicale de l'insignifiance.

Éric Trudel note pour sa part l'importance de l'énumération et de la répétition dans une œuvre comme *Le clair et l'obscur* de Jean Paulhan. Ici, l'accessoire s'inscrit nettement dans le contexte de représentations visuelles, toutes faites d'échos et de miroitements. Cette multiplication du sujet dans l'insignifiance des objets s'oppose, dans l'article de Marie-Pascale Huglo, aux « *signes du manque* » qui marquent, selon elle, les œuvres de Gaëtan Soucy et de Georges Percé. Il s'agit dans les deux cas de comprendre la part du lapsus, de la lacune, dans l'économie de la narration romanesque.

Malgré une certaine dispersion des propos, *Accessoires* attire notre attention sur une scénographie de la trace, par laquelle il est possible d'offrir une lecture fort intéressante de l'écriture contemporaine, de part et d'autre de l'Atlantique. La convergence en ces pages d'œuvres de toutes provenances linguistiques et culturelles permet en fin de compte d'entrevoir les promesses d'une esthétique de l'humilité, déjà annoncée par Jacques Derrida et surtout par Emmanuel Lévinas, sur laquelle viendrait s'appuyer le renouvellement tant souhaité des cultures actuelles de l'individualisme et de la surabondance.

FRANÇOIS PARÉ